

EMMANUEL SAULNIER PARIS-TOKYO A/R

Palais de Tokyo, Paris, 3 février - 8 mai 2017
Le Forum / Ginza Maison Hermès, Tokyo, 14 juillet - 31 octobre 2017

« Bul », Vue de l'exposition « ATM »,
Le Forum, Tokyo, 2017. (Court. Fondation
d'entreprise Hermès ; Ph. Nacasa & Partners)

À Paris avec *Black Dancing*,
et à Tokyo avec *ATM*, Emmanuel
Saulnier a composé deux
expositions qui se répondent.
Inspirées par la musique
de Thelonious Monk, elles sont
aussi comme deux interpréta-
tions d'un même morceau,
et le moment nouveau
d'une recherche artistique
qui se poursuit depuis plus
de quarante ans.

Black Dancing et *ATM* sont deux courbes d'une même boucle qui s'est déployée entre Paris au Palais de Tokyo, et Tokyo à la Fondation Hermès. Ce sont aussi deux interprétations d'une partition avec des tonalités un peu différentes, l'une sombre et l'autre plus lumineuse. Elles se développent chacune en trois temps ; la fin de l'une est le début de l'autre. L'une et l'autre nous renvoient à nous-mêmes et à l'altérité, à l'espace et à la lumière, à la sculpture et à la musique, à la croyance et à l'inconscient. Thelonious Monk est leur étoile commune. Au Palais de Tokyo, *Black Dancing* était un théâtre. Emmanuel Saulnier l'avait élaboré dans un dialogue avec Katell Jaffrès. Un peu à l'extérieur de l'espace d'exposition, le visiteur était attiré comme dans une parade par une sculpture qui semblait flotter sur le sol : Keys, neuf tubes de verre remplis d'eau, retenus par des agrafes en verre également, et posés sur un socle de livres noirs ; comme il le dit, ces tubes sont des « socles de pensée ». Pour un artiste qui est à la fois préoccupé de religion et anarchiste, peut-être sont-ils aussi des livres, des livres en rouleaux, inspirés de l'Asie ou bien de la Torah ? Le pyrex dans lequel ils sont faits est lui-même fabriqué à partir de bois brûlé. « Au fond de la transparence, il y a une opacité. »

Après la lumière de l'entrée, dans une obscurité mélancolique, des *Bul de nuit* flottaient dans la première salle, nasses à poissons fabriquées en Turquie, suspendues, dont la forme évoquait des lampes de mosquée qui seraient tombées à hauteur d'homme. Elles vacillaient avec les courants d'air et les pas des visiteurs qui faisaient craquer des morceaux de bitume noir posés sur le sol. L'odeur de ce dallage imprégnait aussi le regard.

C'est de là que l'on entrait dans la grande alcôve, comme devant une sorte de scène, pour contempler un immense paysage jouant avec le vide, *Black Dancing*, danse macabre dessinée par des formes noires et serpentine. Depuis trois ans, Emmanuel Saulnier a rassemblé des centaines de morceaux de bois trouvés dans quatre endroits en France, il les a travaillés avec les outils du sculpteur, cuits et imprégnés d'un mélange d'encre de Chine. Accrochés tout autour de la salle, ces bois devenus corps s'enlaçaient, se battaient et se débattaient dans une lutte avec le passage du temps, vers minuit, à l'heure où les musiciens de jazz se retrouvaient après les



concerts pour improviser, des heures volées par quatre paires d'aiguilles de verre longues de plusieurs mètres, soufflées par des verriers avec qui Emmanuel Saulnier travaille depuis de nombreuses années, lévitant sur chaque mur comme quatre orloges fantomatiques, et à peine ébranlés par quelques pointes métalliques. Dans cet espace était inter-réité un air sombre de liberté et de combat.

À Tokyo, *ATM* est une musique plus lumineuse. À peine quelques mois plus tard, cette nouvelle exposition reprend le morceau là où on l'avait laissé. Mais cette fois, l'œuvre tisse un dialogue étroit avec le bâtiment inspiré de Pierre Chareau, construit par Renzo Piano pour Hermès. Ses façades sont entièrement composées d'une peau en pavés de verre assemblés par des joints souples répondant à des normes antisismiques, ce qui donne à cet édifice aux angles arrondis une étonnante souplesse. Baignée par les variations de la lumière, la clarté du jour aux stridences colorées des néons, la nuit, toute l'exposition vibre avec le temps.

Dans le premier temps, les sautoirées des bois font remonter à la

« Keys ». Vue de l'exposition « ATM », Le Forum, Tokyo, 2017 (Court. Fondation d'entreprise Hermès, Ph. Nacase & Partners)

mémoire les souvenirs de *Black Dancing*. Tous n'ont pas été réinstallés sur cette surface plus restreinte, deux murs seulement – les deux autres étant les façades du bâtiment. Fixés par des pointes comme des papillons, on imagine que ces bois pourraient s'envoler et se poser sur les lignes des pavés de verre pour échapper aux intrigues indéfinies qui se jouent sur les murs. Les aiguilles de verre dessinent un graffiti discret, *ATM*, pour *À Thelonious Monk*, qui rebondit d'un mur à l'autre, comme un écho rythmé par des baguettes de batterie.

Reiko Setsuda, commissaire de l'exposition, a fait à Emmanuel Saulnier la remarquable proposition d'intégrer au parcours une sélection d'œuvres de sa collection personnelle, portrait indirect du couple qu'il forme avec Catherine Strasser. L'accrochage a été pensé en quelques thèmes qui le préoccupent, comme la sculpture, la lumière et la forme, et ponctué par ce qu'il appelle des « objets de réflexion » et d'anciens catalogues ou-



Emmanuel Saulnier

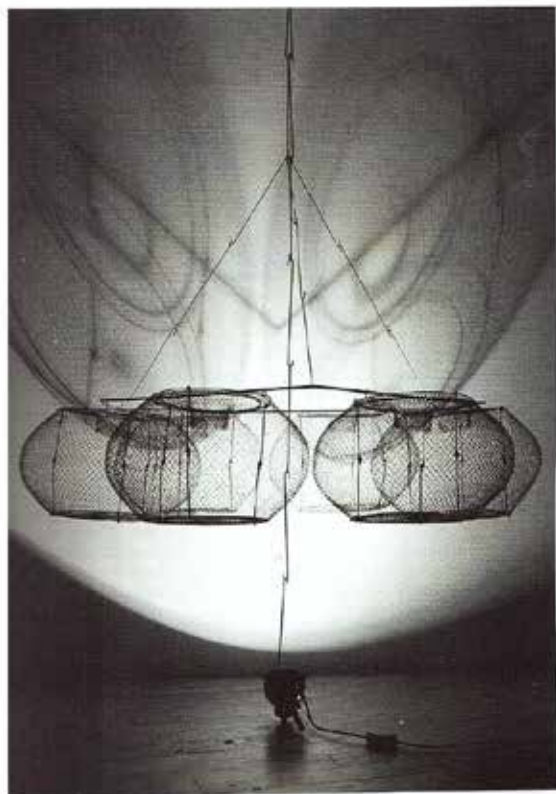
In Paris and in Tokyo, Emmanuel Saulnier has composed two dialoguing exhibitions. Inspired by the music of Thelonious Monk, they are like twin interpretations of the same tune, while representing the latest phase in more than forty years of artistic experimentation.

Black Dancing and *ATM* are two curves in a single loop spread between the Palais de Tokyo in Paris and the Fondation Hermès in Tokyo. They are also two performances of the same score with slight variations in tone. One is dark, the other, lighter. Each develops in three phases, and one begins where the other ends. Both confront us with ourselves and with otherness, with space and with light, with sculpture and music, with belief and the unconscious. Thelonious Monk is the pole star for both.

At the Palais de Tokyo, *Black Dancing* was a theater, created by Saulnier in his dialogue with curator Katell Jaffrès. A little way outside the exhibition space, visitors were drawn to *Keys*, a sculpture that seemed to hover over the ground. Made of nine glass tubes filled with water, held in place by hooks, also in glass, and placed on a base formed by black books. These tubes are, in the artist's own words, "a base for thought." For an artist who is at once religious and anarchistic, they may also be books, books in scroll form inspired by Asia, or perhaps the Torah. The Pyrex from which they are made is itself made with burned wood. "At the bottom of transparency there is an opacity."

Anaël Piget

« Bul de nuit », Vue de l'exposition « Black Dancing », Palais de Tokyo, Paris, 2017 (Ph. S. Beures)





After the light of the entrance, in a melancholy darkness, *Bul de nuit* floated in the first room, hanging fishing nets made in Turkey, whose form suggests mosque lamps that have descended to human height. They moved slightly with the flow of the air and the cracking of the footsteps of visitors on the piece of black bitumen placed on the floor crackle. The smell of this flooring also pervaded the gaze.

From there, one entered the large alcove, like a kind of stage, and contemplated a great big landscape playing with the emptiness, *Black Dancing*, a *danse macabre* of snaking black forms. Saulnier has spent the last three years collecting hundreds of bits of wood all over France. These he worked with the sculptor's tools, fired and then soaked in a mixture based on Indian ink. Hung around the room, these corporeal pieces of wood intertwined, wrestled and struggled with the passing of time: round midnight, the time when jazz musicians would get together to jam after the

show was over. The times are indicated by four pairs of glass hands several meters long, blown by glassmakers that Saulnier has been working with for several years. They levitate on each wall like four ghostly clocks, only just held in place by a few metal pins.

The music of *ATM*, in Tokyo, is brighter. Only a few months later, this new exhibition takes up where the other one left off. But this time the work sets up a close dialogue with Renzo Piano's building for Hermès, inspired by Pierre Chareau's glass house in Paris. Its façade is completely covered by blocks of glass held together by supple joints in keeping with anti-seismic regulations, which makes for an extraordinarily supple skin with rounded angles. Bathed in the light from outside, from the brightness of day to the colored stridency of neon, the whole exhibition vibrates with the passage of time.

In the first *Tempo*, silhouettes of wood bring back memories of *Black Dancing*. Not all the pieces from Paris have been installed in this smaller space (there are only two walls, the other two surfaces being the façade of the building).

Pinned down like butterflies, one can imagine these pieces of wood flying free to settle on the glass blocks, free of the murky struggle on the walls. The glass needles form discreet graffiti, *ATM*: "À The-lonious Monk," a dedication that echoes from one wall to another, like an echo pulsed by the drums. Reiko Setsuda, who curated this show, remarkably invited Saulnier to include works from his personal collection, in a kind of oblique portrait of the artist and his partner Catherine Strasser. The hanging is organized in relation to a number of concerns that run through the Saulnier's work (sculpture, light, form) and is punctuated by what he calls "objects of reflection" and old catalogues open onto pages that sometimes have a particular resonance all these years later. This second part of the exhibition displays the artist's emotional bonds with a community of artists that starts with his father, Adam Saulnier, a painter who was also one of the first art critics on television, and includes Jean-Michel Alberola, Gérard Traquand, Fabrice Hyber and other, perhaps less familiar names such as Magdi

Senadji and Gérard Thupinier. After, there is a mix of generations with the presence of very young artists like Maha Kay, Zach Barouti, Steeve Bauras, Mikael Monchié, court, young graduates of the Beaux-arts where Saulnier taught and shared his experience with them in his atelier. The third phase evokes another part of the work with three sculptures set out in a line like three notes. Keys evokes the ivories of a piano or the staves of a score. There are still no images here, but bodies appear in the reflections. With its two horizontal sheets of stainless steel, raising each other up and pierced by metal spikes pointing upwards, *Trans* reflects the faces of those who look at it, in an endless process of reflection. And *Bul*, like *Bul de nuit* at Palais de Tokyo, in those Istanbul fishing nets, is anchored by a form in inked blown glass, yet continues to dance. Among the wrenches and contradictions that roll Saulnier's work, here, in a kind of sudden jolt, we can observe an encounter between Mediterranean and Far Eastern elements. ■

Translation, C. Penwarden

« ATM ». Vue de l'exposition. Le Forum, Tokyo, 2017. (Court, Fondation d'entreprise Hermès ; Ph. Nacasa & Partners).